



www.bibliotheque-dauphinoise.com

Description de la Route de Briançon à Grenoble, par le mont de *Lautaret*, le mont de l'*An* & l'*Oisan*.

Extrait de (pages 73 à 80) :

Almanach des Muses, 1786.

Paris, Delalain, l'ainé, Libraire, in-12 (134r x 82r mm), [20]-304 pp., titre gravé.

Nota : l'orthographe et la ponctuation ont été respectées. Nous avons modernisé les formes en « oit ». Les notes sont de l'auteur. Pour plus d'informations sur la publication de ce texte :

http://www.bibliotheque-dauphinoise.com/description_route_briancon_grenoble.html

Grâce au Vieillard qui détruit d'un coup d'aile
le plaisir fugitif & la peine cruelle,
mon cœur respire un peu moins oppressé,
& mon œil ose enfin contempler le passé
qu'en frémissant je me rappelle.
Viens sous mes doigts, ô ma lire fidelle !
Je vais chanter ces monts de forêts hérissés;
ces lieux où la Nature à chaque instant nouvelle,
tantôt affreuse, tantôt belle,
fait croître des moissons sous des sommets glacés.
Ah! Je me crois encore à ces instans funestes
où je quittai tes murs, en butte aux coups du sort,
toi qui de Briançon contiens les tristes restes.
Ville où l'amour en vain lutta contre la mort.
Non loin de tes remparts une jeune Bergère¹,
victime, ainsi que moi, du plus grand des malheurs,
dans le creux des vallons plaintive & solitaire,
vivait près d'un tombeau qu'elle arrosait de pleurs;
c'est dans ces mêmes lieux que son Amant timide
laissait dans la langueur consumer ses beaux jours :
qui peut voir Briançon, sans penser aux amours
de Fonroze & d'Adélaïde!
Je quitte ton enceinte, & j'avance à grand pas
vers un lieu peu connu², dont les eaux salutaires
arrachent les mortels des gouffres du trépas;
mais ses rians dehors ne m'intéressent guère.
Je me plais à nourrir une juste douleur,
& je veux des aspects tristes comme mon cœur.
Bientôt du Lautaret j'aurai franchi la cime;

1 La Bergère des Alpes

2 Le bourg du Monestier

quelle variété! que de riches couleurs!
la lavande exhalant les plus douces odeurs,
borde les contours de l'abîme :
dans des prés sans culture on voit de toutes parts
le narcisse & l'œillet confusément épars;
aux branches des buissons la rose est suspendue;
ce coup-d'œil, malgré moi, frappe mon âme émue,
réjouit ma pensée, & fixe mes regards.
Mais quand du sombre hiver la saison odieuse
viendra dépouiller ses beaux lieux,
qu'ils seront différens ! leur surface neigeuse
du voyageur surpris attristera les yeux;
il n'apercevra plus qu'un assemblage immense
de glaçons entassés qui menacent les Cieux,
quelques poteaux placés de distance en distance³,
& des rocs détachés par des vents furieux.
Je le vois s'avancer; tout l'effraie & l'étonne;
de quel côté portera-t-il ses pas ?
un précipice l'environne,
il le borde, & ne le voit pas;
des tourbillons de neige en ont comblé l'enceinte;
engourdi par le froid, & glacé par la crainte,
le malheureux soupire & s'arrête incertain :
mais bientôt le bruit de l'airain
frappe les airs, & lentement l'appelle...
O ciel! a-t-il bien entendu ?
ou n'est-ce point un espoir infidelle
qui trompe son cœur éperdu ?
Non, non! la cloche sonne , & son timbre le guide;
un hospice est ouvert⁴... tous ses maux sont finis.
Pour te bénir, ô généreux Louis,
il élève une voix timide;
jouis de ses transports, jouis de tes bienfaits :
ton noble cœur se plaît à les répandre;
mais daigne toujours les étendre
sur les derniers de tes sujets.
Vous, qu'au sein de Paris, enchaîne la molesse,
riches, qui répandez votre or à pleines mains,
pour embellir d'insipides jardins,
dont l'aspect monotone inspire la tristesse,
quittez pour quelques tems ces jardins si chéris,
& venez dans ces lieux contempler la nature;
de ces rocs entassés, admirez la structure;
du haut de leurs sommets, voyez ces flots hardis,
tomber, se disperser au gré de leurs caprices,
rejaillir dans leur course heurtés par des débris,
& se perdre en grondant au fond des précipices.
Quel bruit majestueux ! quels aspects imposans !

3 Ces poteaux marquent aux voyageurs le chemin qu'ils doivent suivre, lorsque la montagne est couverte par les neiges.

4 Il y a un hospice construit au frais du Roi sur le Lautaret, pour recueillir les voyageurs. Les gardiens de l'hospice sont obligés, dans l'hiver, de sonner une cloche qui indique ce point de réunion.

Comparez maintenant vos mesquines cascades,
 à ces impétueux torrens,
 qui, nuit & jour de leurs mugissemens,
 font retentir l'ancre des Oréades.
 Que dis-je ! selon vous ces superbes tableaux,
 peu dignes d'attacher, sont plus tristes que beaux.
 Eh bien ! fuyez, rentrez dans cette ville,
 assemblage insensé de tant d'êtres divers,
 fuyez, & laissez-moi solitaire & tranquille,
 m'étudier moi-même au fond de ces déserts.
 Quoi ! ces vastes⁵ forêts, ces routes tortueuses,
 ces lacs multipliés, ces abîmes affreux,
 ces fertiles vallons, ces cimes orgueilleuses,
 formaient jadis des mers les écueils dangereux !
 Si j'en crois de Buffon la science profonde,
 je vois bondir la chèvre où nageaient les poissons;
 j'entends des muletiers les joyeuses chansons
 dans des lieux autrefois ensevelis sous l'onde.
 Un jour⁶ viendra sans doute où Neptune en fureur,
 couvrira de nouveau ces sauvages campagnes :
 rassurez-vous, habitans des montagnes,
 vous ne le verrez point, ce jour rempli d'horreur.
 Avant que les destins lui permettent de luire,
 que de siècles s'écouleront !
 combien d'êtres disparaîtront,
 engloutis sans retour au fond du sombre empire.
 Où serez-vous ? où serai-je moi-même ?
 Sur les bords du Léthé doucement endormis,
 nous aurons oublié nos peines trop réelles,
 de nos vains plaisirs les suites si cruelles;
 de nos tombeaux par le tems démolis,
 les générations nouvelles
 fouleront aux pieds les débris...
 Mais pourquoi m'occuper de cette affreuse idée,
 dont trop souvent mon ame est obsédée ?
 ah ! je veux la chasser... où vais-je maintenant ?
 sans m'en apercevoir, me serais-je égarée ?
 non voici mon chemin... quelle horrible contrée,
 tout m'offre ici l'image du néant⁷.
 Je vois un sol inculte où l'on rencontre à peine
 quelques tristes buissons sans ordre dispersés;
 je vois de deux côtés se prolonger la chaîne
 de ces monts orgueilleux jusqu'au ciel élancés.
 C'est à leurs pieds que grondent les orages;
 l'œil incertain les prend pour des nuages;
 la glace dont ils sont couverts
 prête à l'erreur; cette glace éternelle
 ne fond jamais ; l'haleine des hivers

5 Il paraît que notre terre a été un fond de mer. (M. de Buffon, *Théorie de la Terre*.)

6 Les eaux ont donc couvert & peuvent encore couvrir successivement toutes les parties des continens terrestres. (M. de Buffon, *Théorie de la Terre*.)

7 Ce lieu s'appelle Combe, ou gorge de Malaval.

la couvre encor d'une glace nouvelle.
 Ici, je cherche en vain un insecte, un oiseau :
 je n'en vois point; tout ce qui m'environne,
 morne & silencieux, semble un vaste tombeau;
 ma tristesse redouble, & tout mon corps frissonne...
 Hâtons-nous, imitons ces eaux,
 qui dans leurs mouvemens rapides,
 s'échappant en nombreux ruisseaux
 semblent fuir ces climats arides.
 J'abandonne à jamais vos antres odieux,
 Combe de Malaval, mont de l'An, lieux sauvages;
 riches côteaux d'Oris, recevez mes adieux,
 vous qui dans le lointain présentez à mes yeux,
 d'abondantes moissons, d'immenses pâturages,
 fruit des exploits laborieux
 des habitans de vos villages.
 Ils forcent la nature à répondre à leurs soins,
 & l'épi de Cérès, grace à leurs mains habiles,
 pour satisfaire à leurs besoins,
 croît à leur gré sur des rochers stériles.
 De la Romanche enfin, je côtoye les bords,
 & j'atteindrai bientôt, en redoublant d'efforts,
 à l'antique château qu'habita Lesdiguières⁸,
 ce héros qui jadis défendit nos frontières,
 & ne les conserva qu'en bravant mille morts.
 Loix terribles du tems ! ô loix irrévocables !
 que vous avez changé ce séjour d'un vainqueur !
 On n'y rencontre plus ces soldats redoutables,
 dont le maintien farouche inspirait la terreur :
 un simple Commerçant, utile à la patrie,
 a dans son arsenal placé des ateliers,
 & la retraite des guerriers
 sert aujourd'hui d'asyle à l'industrie.
 D'où vient que tout-à-coup je sens tarir mes pleurs ?
 d'où vient que si j'en verse encore,
 ils ne sont plus l'effet de mes malheurs,
 mais d'une cause que j'ignore ?
 D'un jour pur & nouveau je vois briller l'aurore.
 Arrêtons-nous, respirons un moment.
 O du Grézivaudan magnifique vallée !
 son aspect produit-il cet heureux changement,
 qui dans mon ame consolée,
 fait succéder le calme au plus affreux tourment ?
 Que j'aime tes plaines riantes,
 où tous les Dieux réunissent leurs dons !
 Que j'aime à voir ces vignes abondantes,
 au-dessus de ces bleds s'élever en festons !
 Pour t'embellir encor, l'agréable Pomone,
 qui pare les vergers, qui préside à l'automne,
 aux présens de Vertumne, unissant ses présens,

8 On trouve ce Château à Vizille, bourg situé à quelque distance de Grenoble. C'est un Marchand de cette ville qui en est aujourd'hui le possesseur. Ce Marchand y a établi une manufacture d'indiennes. Quel changement !

lui dispute l'honneur de seconder tes champs.
Là, de nombreux troupeaux paissent l'herbe fleurie;
leurs gais & naïfs conducteurs,
font de leurs chants retentir la prairie;
la joie est sur leurs fronts, le calme est dans leurs cœurs;
& tandis que chacun rêve à sa jeune amie,
le chien silencieux, compagnon des bergers,
veille sur les agneaux confiés à son zèle;
gardien attentif & fidelle,
il va, tourne, revient, écarte les dangers.
Si quelque brebis imprudente
veut sauter un fossé, veut franchir un ruisseau,
le chien lui présentant sa gueule menaçante,
la force à regagner le timide troupeau,
qui déjà bondit d'épouvante.
Ici j'aperçois des enfans,
qui dans des jeux variés & bruyans,
déployent à l'envi leur gaité turbulente.
Plus loin, de bons vieillards paisiblement assis,
respirant du matin l'air frais & salubre,
parlent de leur jeunesse, & dans de longs récits,
mêlent & l'amour & la guerre,
en contemplant leurs petits-fils.
Ah ! faut-il vous quitter, délicieux asyle ?...
qu'il est beau ce vallon ! qu'il est riche & fertile !
oui, je le considère avec ravissement.
Sur les côteaux qui le couronnent,
des sources d'eau serpentent lentement;
les monts qui de loin l'entourent,
s'abaissant par degrés, n'ont rien de menaçant.
Le soleil commençant sa carrière éclatante,
darde sur leurs sommets ses rayons les plus purs;
d'un zéphir doux & frais l'haleine bienfaisante
embellit chaque fleur, caresse chaque plante,
& Grenoble offre aux yeux l'enceinte de ses murs.

Par Madame Laugier de Grandchamp,
ci-devant Mademoiselle de Gaudin

Pour plus d'informations sur la publication de ce texte :

http://www.bibliotheque-dauphinoise.com/description_route_briancon_grenoble.html